

GRAND CONSEIL • 14

Une brise libérale souffle pour les noctambules.

FRIBOURG • 15

La Motta va fêter gaiement ses 75 ans samedi.

LA LIBERTÉ

REGIONS

TAVEL • 17

Premier coup de pioche pour agrandir l'hôpital.

MORAT • 21

La Grand-Rue bientôt en sens unique.

HISTOIRE

Sganarelle et Knock, portrait du médecin fribourgeois au siècle passé

L'historien Alain Bosson retrace les grandeurs et les misères de l'exercice médical entre 1850 et 1900. Ou quand les médecins étaient pauvres et concurrencés par les «illégaux».

Il sillonne la campagne à pied ou à bicyclette, il ne compte pas ses heures, mais doit compter ses sous, se dévoue à des populations qui se méfient de lui ou, pire, s'adressent à la concurrence des «illégaux». Lui, c'est le médecin fribourgeois de la seconde moitié du XIX^e siècle, dont l'historien Alain Bosson brosse un portrait passionnant dans un mémoire de licence présenté à l'Université de Fribourg et qui sera prochainement publié.

MOLIÈRE N'EST PAS LOIN

Entre 1850 et 1900, soit «des premières anesthésies à l'apparition des rayons X», l'auteur voit «le moment de transition entre le médecin de Molière et la figure prestigieuse et respectée du médecin-savant qui se développera de plus en plus dans le courant de notre siècle.» On en est loin encore, comme on est loin de la couverture médicale d'aujourd'hui. Fribourg à l'époque souffre en effet de sous-médicalisation chronique. Avec un médecin pour 3254 habitants en 1888 (contre 752 en 1993), le canton se classe antépénultième au niveau suisse. Pire, entre 1850 et 1901, la couverture médicale passe de 4,5 à 3 médecins pour 10000 habitants, alors que la moyenne suisse grimpe dans le même temps de 5,9 à 6,2.

PATENTES AU COMPTE-GOUTTES

Pourquoi si peu de médecins à Fribourg? D'abord à cause des études, qu'Alain Bosson décrit «de longue durée, coûteuses et même dangereuses». Jusqu'en 1876, les facultés de médecine n'existent pas en Suisse romande; et celles d'outre-Sarine se trouvent dans des villes protestantes. Tant et si bien que les candidats, issus pour la plupart de familles aisées, préfèrent s'expatrier, en Allemagne principalement.

À la fin du siècle, la profession tend à se démocratiser. Mais la Commission de santé cantonale ne délivre les patentes qu'au compte-gouttes, faisant obstruction tant que faire se peut à l'installation de médecins originaires d'autres cantons.

Difficile à obtenir, le statut de médecin n'a par ailleurs rien de gratifiant, ni socialement ni financièrement. Le médecin du XIX^e siècle fixe ses émoluments par rapport à la fortune du patient. Or, le canton, pauvre,



Quelques schémas des muscles faciaux dessinés par un étudiant fribourgeois à Heidelberg. En médaillon, une réunion de la Société de médecine du canton de Fribourg vers 1900. Archives de l'Etat de Fribourg

a de quoi faire fuir les praticiens qui exerceraient leur art dans le seul espoir de s'enrichir. Raison pour laquelle des zones rurales entières, jugées non rentables, sont délaissées.

Autre entrave à la richesse, les médecins ont l'obligation morale de soigner les pauvres gratuitement. La nouvelle génération grimpe, pas tant à jouer les docteurs Knock que par refus d'assumer le sale boulot à la place de l'Etat. Ainsi, «le médecin fribourgeois de la deuxième moitié du XIX^e siècle, au-delà de l'image stéréotypée très favorable qu'il essaye parfois de

s'attribuer, n'est pas un saint, mais il n'est pas non plus, à l'inverse, un personnage cupide motivé uniquement par l'argent», écrit Alain Bosson.

UNE MÉDECINE À TÂTONS

La médecine n'enrichit donc pas. Elle ne confère en outre que peu de prestige. Pire, les médecins butent sur la méfiance des populations, qui doutent (pas totalement à tort) de l'efficacité des thérapies qui leur sont imposées. C'est que, «livré à lui-même, le médecin «navigue à vue» à travers l'épais brouillard de patholo-

gies encore mal définies et de traitements mal maîtrisés ou encore inexistants.» Exemple: faute d'explication scientifique, l'épidémie de scarlatine qui tue dix-sept enfants à Dommidier en 1852 est imputée à la météo, puisque les victimes ne se trouveraient que dans les maisons exposées à la bise...

Généraliste à la base, mais développant des spécialités au fil du temps, le médecin «pouvait, bien sûr, s'appuyer sur des manuels thérapeutiques; mais l'inefficacité de bien des traitements, les querelles d'écoles et les zones

d'ombres encore importantes des sciences médicales l'incitaient plutôt à rechercher des solutions personnelles, tirées de sa pratique. L'empirisme, le plus souvent prudent, était donc la règle dans la plupart des thérapies proposées.»

Cette prudence explique peut-être également pourquoi les innovations thérapeutiques pénètrent si lentement le canton. Mis au point en 1885 par Louis Pasteur, le vaccin contre la rage n'est administré aux Fribourgeois qu'à partir de 1899, et encore, à ceux qui daignent se déplacer à Berne. Devant les limites des médicaments et des thérapies, on mise alors sur l'hygiénisme et les vaccinations. Ces dernières sont toutefois boudées, surtout en campagne, tant qu'aucun danger ne menace. En dépit d'informations répétées, notamment dans les écoles, pas facile d'inculquer le souci de leur propre corps à des Fribourgeois fatalistes, superstitieux et dont l'hygiène est lamentable...

L'OMBRE DES «ILLÉGAUX»

La tâche des médecins patentés est d'autant moins aisée que les «illégaux», pharmaciens, rhabilleurs, charlatans, sages-femmes et autres curés leur livrent une concurrence terrible. Bosson le souligne: dans un canton où les gens se soignent eux-mêmes, la frontière entre vrais et faux médecins apparaît ténue. Surtout, l'opinion s'en moque. «Pour elle, ce n'est pas le titre, c'est la réussite qui compte.»

On comprend mieux pourquoi les efforts de la Commission de santé pour limiter le fléau demeurent sans effet. C'est le cas en Singine, où la condamnation d'un certain Zosso, rhabilleur réputé, engendre une pétition appuyée par le préfet du district lui-même!

S'affrontent ici deux cultures, «une culture savante et «étrangère» et une culture locale, profondément enracinée, aux rythmes lents et pluriséculaires». Longtemps, elles cohabitent, malgré le discours officiel. «Ce sera en définitive l'application thérapeutique des grandes découvertes médicales du XIX^e siècle garantissant l'efficacité des pratiques de la médecine «officielle» qui, au début du XX^e siècle, gagnera sur le terrain – et non devant les tribunaux – la légitimité qui lui est reconnue aujourd'hui.»

SERGE GUMY

L'état de santé inquiétant des Fribourgeois

Aujourd'hui «vice-chancelier» de la ville de Fribourg, Alain Bosson a décidé d'étendre sa recherche pour une thèse de doctorat, à la fois dans le temps (la thèse couvrira la période allant de la fin de l'Ancien Régime à 1940) et aux autres professions de la santé publique.

Alain Bosson, pourquoi avoir choisi l'histoire des médecins comme sujet de mémoire?

– L'histoire de la médecine est un compromis entre des études de lettres et un domaine scientifique, dans lequel j'ai toujours gardé un pied. Je ne parlais en outre pas de zéro, ayant travaillé au catalogage des ouvrages médicaux chez un libraire.

Quelles sont les difficultés que vous avez dû surmonter dans le courant de vos recherches?

– En dehors des sources officielles, il m'a été impossible d'avoir accès aux agendas ou à la correspondance des médecins eux-mêmes, soit parce qu'ils n'ont pas conservé ces documents, soit parce que, par un souci de protéger les patients, allant à mon avis bien au-delà de l'utile, ils ne les ont pas versés aux archives.

Qui est le médecin fribourgeois de la fin du XIX^e siècle?

– En ville de Fribourg, qui concentre un tiers des médecins, c'est un bourgeois aisé qui possède une insertion sociale importante: il fait partie de nombreuses instances telles que les sociétés de bienfaisance, les commissions techniques, les Beaux-Arts, etc. Son instruction technique est excellente, teintée de bon sens au niveau pratique. Il ne va pas tenter des thérapies hasardeuses pour briller: il n'en a

pas besoin. Dans les campagnes, les médecins sont souvent étrangers au canton. Dans les contrées romandes, les Alémaniques sont ainsi mal acceptés. Là, par besoin d'argent et de notoriété, les médecins tentent des innovations, à l'exemple d'un certain Schnyder, qui tente une anesthésie au chloroforme à laquelle succombe son patient.

Où en est le secteur de la santé dans le canton entre 1850 et 1900?

– Le réseau hospitalier est sous-développé. Le Cantonal n'est fondé qu'en 1919. Dans les districts, ce réseau est embryonnaire. Mais les patients n'ont pas le réflexe hôpital, qui est destiné dans leur esprit aux mendiants, comme au Moyen Age. Le souci du corps ne se développera pleinement que dans les premières décennies du XX^e siècle. Autorités et

population tombent alors d'accord sur le fait que la santé est importante et que l'on ne peut se priver d'aucun moyen pour l'atteindre. C'est pourquoi elles ferment les yeux sur les agissements, pas toujours condamnables d'ailleurs, des «illégaux».

Et quel est l'état de santé des Fribourgeois?

– 20 à 25% de la population vivent à l'assistance publique. Ces pauvres ne mangent pas convenablement, ni en quantité, ni en qualité. La mortalité infantile dans le canton est la plus importante de toute la Suisse, on observe un manque d'hygiène et de connaissances de base en matière de santé. La preuve, on donne à boire du kirsch aux enfants. L'enjeu de la santé publique passera donc avant tout par la nourriture et par l'hygiène.

Quelle image le médecin a-t-il à l'époque?

– Elle est complexe. Il faut distinguer le médecin inséré, qui vit au milieu de ses patients, et qui est un modeste parmi les modestes. Une grande proportion des médecins sont toutefois perçus comme des savants hautains qui imposent des dogmes que les paysans ne sont pas prêts à accepter.

Propos recueillis par SERGE GUMY

Le mémoire d'Alain Bosson «Histoire des médecins fribourgeois (1850-1900)» sera publié prochainement dans la collection «Aux sources du temps présent», dirigée par le professeur Francis Python. Il peut être commandé au prix de 32 fr. auprès de la Chaire d'histoire contemporaine de l'Uni de Fribourg, Mises-à-jour, 1700 Fribourg.